

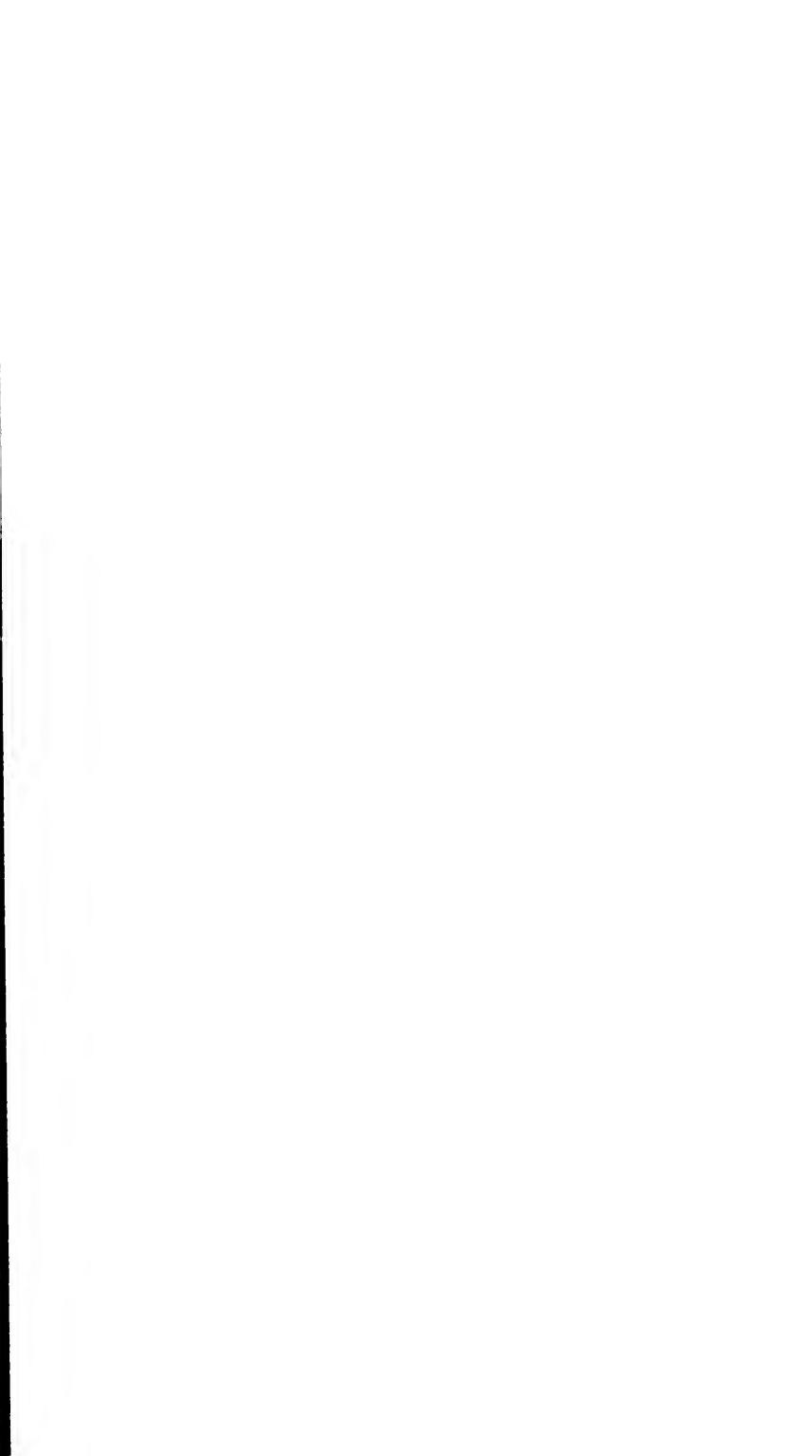
PQ
2301
.L4
1865

U d'of OTTAWA



39003002194065





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

AOUT 11 1972

LETTRE D'UN ÉXILÉ

A

VICTOR HUGO.

PRÉCÉDÉE

DES ODES DU GRAND POÈTE,
QUI ONT MOTIVÉ LA LETTRE.

Par un Essénien . . .

„Ecrivains, jurez tous, dans ce temps où nous sommes
De ne point avilir l'art de parler aux hommes ;
De faire devant nous marcher la vérité ;
De ne mentir jamais à la postérité!“

Chamfort.

2^m. Edition.

Prix 21 Kreuzer où 75 cent.

Port en sus pour l'Etranger.

Baist, Editeur. Bornheimerstrasse 9, Francfort s. M. Edition Allemande
chez le même. **Sacré à Bruxelles** et chez tous les libraires.

Adolphe Stein, Imprimeur. — Wiesbaden.
1865.

LETTRE D'UN EXILÉ

A

VICTOR HUGO

PRÉFACÉ

DES ODES DU GRAND POÈTE

QUI ONT NOTÉ LA VERTÉ

Par un Essénien

Enivré, jure tout dans le temps de nos souffrances
De ne point avoir l'air de l'autre aux hommes;
De faire devant nous l'indifférent;
De ne mentir jamais à la postérité.

PQ

2301

.L4

1865

Paris 21, Boulevard de la Chapelle

Adolphe Stein, imprimeur, 17, Boulevard de la Chapelle

Adolphe Stein, imprimeur, 17, Boulevard de la Chapelle
1865

A mes Lecteurs.

On a reproché, et on reproche encore avec tant d'amertume à **Victor Hugo**, d'avoir caressé toutes les opinions sans en garder aucune, d'avoir chanté le sacre de Charles X. et la gloire impériale. Le nid des vautours et celui des colombes. Dénigré la révolution et célébré la République. flatté les couvents et les évêques en leur prêtant des vertus imaginaires dans *Les misérables*: que nous le supplions pour lui, et pour nous qui aimons et admirons son talent immense, de ne plus tomber à l'avenir dans de pareils errements.

Le Samson d'Israël, ne doit plus charmer *Dalila* par les accords de sa lyre c'est le fouet vengeur de Jésus qu'il doit prendre désormais pour chasser les brocanteurs du temple!

Qu'il sorte de son nuage et lance le tonnerre de sa foudroyante parole, sur la race des Envieux, qui, comme le crapaud se roule dans la fange pour en salir les hommes d'élite qu'elle ne peut supporter.

A ceux qui me reprocheraient d'avoir osé mettre mes vers à côté de la poésie du Maître, je répondrai par deux raisons qui plaident en ma faveur les circonstances atténuantes. — La première c'est qu'en écrivant à un Poète. J'ai cru devoir parler sa langue, — la seconde, que cette lettre a été écrite d'un seul jet, dans une nuit; et que ce n'est pas au milieu des ennuis de l'exil qu'on a le courage de se relire et de châtier son style.

Je prie l'Illustre Ecrivain de ne pas s'offenser de ma hardiesse et de considérer que, de même, qu'il serait bon de dire *la Vérité* à tous les rois, si les rois avaient le bon esprit de vouloir l'entendre, de même nous avons cru devoir la dire à celui qui porte le sceptre de la poésie, au Maître des Maîtres, à *Victor Hugo le Prince des Poètes!*

POÉSIES DE VICTOR HUGO

EXTRAITES

DE SES ODES ET BALLADES,

QUI ONT MOTIVÉ LA LETTRE
DE L'AUTEUR.

POÉSIES DE ALFRED MUSSÉ

EXTRAITS

DE SES ŒUVRES COMPLÈTES

QUI ONT MOTIVÉ LA DÉMARCHÉ

DE L'ACADÉMIE

Poésies de Victor Hugo

extraites

de ses Odes et Ballades.

Ode III. Liv. 1.

Qui ont motivé la réponse de l'Auteur.



murs! O créneaux! O tourelles
Remparts fossés aux ponts mouvants!
Lourds faisceaux de colonnes frêles
Fiers châteaux, modestes couvents!
Cloîtres poudreux, salles antiques
Où gémissaient les saints cantiques,
Ou riaient les banquets joyeux,
Lieux où le cœur met ses chimères
Eglises où priaient nos mères
Tours où combattaient nos aïeux.

Parvis ou notre orgueil s'enflamme
 Maisons de Dieu! manoirs des rois!
 Temple que gardait l'oriflamme
 Palais que protégeait la croix.
 Réduits d'amour! arcs de victoires
 Vous qui témoignez de nos gloires!
 Vous qui proclamez nos grandeurs,
 Chapelles, donjons, monastères
 Murs voilés de tant de mystères
 Murs brillants de tant de splendeurs.

O débris! ruines de France
 Que notre amour envain défend
 Séjour de joie où de souffrance,
 Vieux monuments d'un Peuple enfant!
 Restes, sur qui le temps s'avance,
 De l'Armorique a la Provence
 Vous que l'honneur eut pour abri
 Arceaux tombés, routes brisées
 Vestiges des races passées!
 Lit sacré d'un fleuve tari.

Oui je crois quand je vous contemple
Des héros entendre l'adieu;
Souvent dans les débris du temple
Brille comme un rayon de Dieu!
Mes pas errants cherchent la trace
De ces fiers guerriers dont l'audace
Faisaient un trône d'un pavois;
Je demande oubliant les heures
Au vieil écho de leur demeures
Ce qui lui reste de leur voix.

Souvent ma muse aventurière
S'enivrant de rêves soudains
Ceignit la cuirasse guerrière
Et l'écharpe des paladins.
S'armant d'un fer rongé de rouille
Elle dérobe leur dépouille
Aux lambris du long corridor:
Et vers des régions nouvelles
Pour hâter son coursier sans ailes
Osa chausser l'éperon d'or.

J'aimais le manoir dont la route
Cache dans les bois ses détours
Et dont la porte sous la voute
S'enfonce entre deux larges tours.
J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
Qui sur les toits dans les ténèbres
Vient grouper ses noirs bataillons,
Où levant des voix sepulcrales
Tournoie en mobiles spirales
Autour des légers pavillons.

J'aime la tour verte de lierre,
Qu'ébranle la cloche du soir,
Les marches de la croix de pierre
Où le voyageur vient s'asseoir.
L'église veillant sur les tombes
Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
Couvrir les fruits de leur amour.
La citadelle crénelée
Ouvrant ses bras sur la vallée
Comme les ailes d'un vautour.

J'aimais le beffroi des alarmes
 La cour où sonnaient les clairons
 La salle où déposant leurs armes
 Se rassemblaient les hauts barons.
 Les vitraux éclatants où sombres,
 Le caveau froid où, dans les ombres,
 Sous des murs que le temps abat:
 Les preux sourds au vent qui murmure
 Dorment couchés dans leur armure
 Comme la veille d'un combat.

Aujourd'hui parmi les cascades
 Sous le dôme des bois touffus
 Les piliers, les sveltes arcades
 Hélas! penchent leurs fronts confus.
 Les forteresses écroulées
 Par la chèvre errante foulées
 Courbent leur tête de granit,
 Restes qu'on aime et qu'on vénère
 L'aigle a leur tour suspend son aire
 L'Hirondelle y cache son nid.

Comme cet oiseau de passage
 Le Poète dans tous les temps,
 Cherche de voyage en voyage
 Les ruines et le printemps
 Ces débris chers à la Patrie
 Lui parlent de chevalerie,
 La gloire habite leurs néants
 Les héros peuplent ces décombres
 Si ce ne sont plus que des ombres
 Ce sont des ombres de géants.

O Français respectons ces restes!
 Le ciel bénit les fils pieux,
 Qui gardent dans les jours funestes,
 L'héritage de leurs aïeux.
 Comme une gloire dérobée
 Comptons chaque pierre tombée
 Que le temps suspende ses lois,
 Rendons les Gaules à la France
 Les souvenirs à l'Espérance
 Les vieux palais au jeune roi!*)

*) Lequel?

Aux Ruines de Montfort l'Amaury.

Chant XVIII, extrait des Odes et Ballades.

Je vous aime ô débris ! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone
Sous vos abris croulants je voudrais habiter
Vieilles tours que le temps l'une vers l'autre incline,
Et qui semblez de loin sur la haute colline

Deux noirs géants prêts à lutter.

Lorsque d'un pas rêveur foulant de grandes herbes
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes
Je contemple long temps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies
Et mon œil a travers vos brèches élargies
Voit jouer des enfants ou mouraient des guerriers.

Ecartez de vos murs ceux que leur chute amuse
 Laissez le seul Poète y conduire sa muse
 Lui qui donne du moins me larme au vieux fort;
 Et, si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,
 Croit, qu'une ombre a froissé la gigantesque armure
 D'Amaury comte de Montfort.

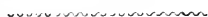
La souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle
 Sur un débris qui fut un mur de citadelle,
 Je médite long temps en mon cœur replié
 Et la ville a mes pieds d'arbres enveloppée
 Etend ses bras en croix et s'allonge en épée
 Comme le fer d'un preux dans la plaine oubliée.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure
 Sur les bois éclairés où sombres, suivant l'heure
 Sur l'église gothique, hélas prête à crouler,
 Et je vois dans les champs où la mort nous appelle,
 Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle
 Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales
Aux faites des grands murs je m'élève parfois:
Là je mêle mes chants aux sifflements des bises
Et dans les cieux profonds suivant ses ailes grises
Jusqu'à l'aigle éffrayé j'aime à lancer ma voix.

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre au vieux temps un trouvère,
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces ames en deuil, dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines
Gémit dans les hauts peupliers.

Victor Hugo.



Etant très-jeune, active, érudite, instruite,
attachant comme un fil à nos idées, à nos
aux idées des grands maîtres de la philosophie
et de notre temps, nous avons été, à l'école
de ces maîtres, profondément émus et
travaillés par les idées de la philosophie.

La philosophie française de ce temps
D'un côté nous a fait connaître les
Nous parlons des idées de la philosophie
De ces idées on s'est beaucoup occupé
Et se sentant qu'on n'est qu'un homme
Général dans les idées philosophiques.

Adieu

Lettre d'un Exilé

a

Victor Hugo.

Par L'Auteur du clergé au pilori.



Que nous aimons tes chants Illustre et Grand Poète,
 De l'un à l'autre bout de ce vaste Univers,
 On écoute ta voix, flétrissant les pervers:
 Et l'inspiration qui t'a sacré Prophète!
 Marche donc en avant, sans regarder jamais
 Le passé féodal d'un œil de complaisance,
 Si tu veux l'exhumer, exprime la souffrance
 De nos Aïeux martyrs sous ses honteux forfaits.

Parle nous de Jésus cloué sur le calvaire
 Pour avoir proclamé de Dieu la sainte loi,
 Et prêché l'union en affirmant sa foi;
 Dis-nous ce qu'Il souffrit d'un pouvoir arbitraire.
 Nous écoutons Victor . . . Jésus eut une soeur:
L'Illustre Jeanne Darc qui paya de sa vie
 Sa gloire et ses succès Dis nous son agonie,
 Son martyre odieux! Et maudis l'oppresseur!

Peut-être ignores-tu que le régent de France,
 Son auguste bourreau, *repose sous l'autel*,
Dans l'église du prêtre . . . aux pieds de l'Eternel!
 Les illustres forfaits ont cette récompense! . . .
 Tandis que **Jeanne Darc** encore de nos jours
 Attend un monument digne de sa mémoire!
Où la sainte mourut! Les passants peuvent boire,
 Où souiller la fontaine, à leur aise et toujours! . .

Tu n'as pas visité cet endroit, mon Poète? . .
 Pour voir tout le dédain d'un Pays sans pudeur
 Qui ne respecte pas, *Celle* qui fut l'honneur
 De la France asservie, et son plus grand Prophète!
 Tu n'as pas vu la place, où son dernier soupir
 S'est exalé sans plainte, au milieu des alarmes . . .
 Et de ce lieu sacré par sa mort et ses larmes,
Rouen laisse outrager le divin souvenir!!!

Le seul ancien château précieux pour la France
 Le Castel de Bouvreuil, ou **Jeanne** a tant pleuré!
Celui dont on voudrait, le cœur encor navré,
 Embrasser chaque mur! . . . Eh! bien l'indifférence
 La Dépècé par lots . . . chacun a pris le sien;
 On a fait des maisons . . . l'impasse et la ruelle!
 Ont bientôt remplacé l'illustre citadelle! . . .
 Le pieux visiteur ne trouvera plus rien! . .

Je me trompe, une tour, seule fut conservée,
Celle où la Vierge Sainte a connu la douleur
 D'une affreuse torture! . . . Un convent sans pudeur
 En a fait son *lavoir*, le lieu de sa *corrée*! . . .
 Et ces dévotes sœurs qui gardent sans amour
 Ce dernier monument, pour nous si poétique;
 Vénèrent sottement une affreuse relique . . .
 Mais leur cœur ne sent rien en voyant cette tour!

Oui le seul vieux manoir, le seul que je regrette
 Est celui de Rouen . . . ce château de Bouvreuil
 Qu'il fallait conserver au rendez-vous du deuil!
 Où **Jeanne** a tant souffert . . . Où son âme inquiète
 Appelait vainement la France à son secours,
 Où **l'Enfant** commençait un si cruel martyre!
 Ah! Victor quel sujet sublime pour ta lyre! . . .
 Vieus, pleurer avec moi . . . pleurons ses derniers jours! . . .

Un Artiste pieux, voulut à sa mémoire
 Élever pour toujours un noble monument,
 Musée Universel où le pur sentiment
 Se serait incliné devant l'illustre gloire!
 Mais il avait compté sans le mortel venin
 D'une haine acharnée, aveugle dans sa rage,
 Il fut calomnié . . . puis noyé sous l'outrage
 Et trouva la prison lui barrant le chemin!

Ainsi le souvenir de la Vierge de France,
 Eut son calvaire encor dans un cœur ulcéré,
 Et les mouchards tout fiers d'un triomphe assuré:
 Savouraient à plaisir leur sinistre vengeance.
 Oh! si tu connaissais, le lâche quet-à-pens
 De ces fils de bourreau qui marchaient jusqu'au crime
 Pour perdre un innocent dans son œuvre sublime!
 Ta voix saurait trouver de terribles accents! . . .

Et l'institut Français, drapé dans sa paresse
 Prétend faire exalter les Grecs dans ses concours . . .
 J'attendais **Jeanne Darc!** . . hélas! j'attends toujours!
 L'académicien n'estime que la Grèce!
 Mais toi Victor Hugo qui sait parler au cœur.
 N'as-tu rien à dicter, à ce Pays profane
 Qui laisse à l'abandon le calvaire de **Jeanne** . . .
 Et donne à son bourreau cette place d'honneur! .

Que les autres Châteaux et leurs vieilles tourelles
 Tombent dans les fossés . . . que nous importe à nous?..
 Que *la chèvre* où *le cerf*, *les serpents* où *les loups*,
 Aillent se promener au fond des citadelles? . .
 Je foule avec dédain, tous leurs vieux oripeaux,
 Guenilles de l'orgueil et de la perfidie;
 Vieux meubles écornés qui sont la parodie
 D'un passé disparu dans la nuit des tombeaux.

Tu ne songeais donc pas à ces torrents de larmes
 Versés dans les cachots de tous ces vieux castels? . . .
 Quoi? ton cœur est séduit par ces beaux damoisels
 Qui chevauchaient gaîment avec leurs hommes d'armes? . .
 Dans la salle aux festins, on perdait la raison,
 Les seigneurs avinés s'affaissaient dans l'orgie
 Lorsque les malheureux en proie à l'agonie
 Mouraient de faim, de soif, au fond de leur prison!

Que ta puissante voix, de ses accents magiques,
 Vienne nous raconter les tourmens, les douleurs
 De tant d'hommes de bien, illustres novateurs
 Que d'impurs scélérats appelaient hérétiques.
 Parle nous des bandits, vivant d'extorsions
 Qui dans leur pitié, détronssaient leurs victimes;
 Puis tout couverts de sang, souillés de tous les crimes,
 Croyaient se nettoyer dans leurs confessions!

Descends, Victor Hugo, suis moi dans la recherche
 De ces noirs souterrains qui rappellent l'enfer;
 Regarde! dans les murs, ces longs crochets de fer
 Qui maintenaient l'esclave aussi droit qu'une perche!
 Les chairs se fendillaient, l'homme ne mourrait pas,
 Sans avoir épuisé son affreuse torture! . . .
 Et ses bourreaux sans honte outrageaient la nature!
 Dieu! la religion! la vie! et le trépas! . .

Marche . . . le sol est doux . . . cette fine poussière
 Qui n'est terre, ni sable. *Est la cendre des morts!* . .
 Un cœur ému peut seul raconter les efforts
 De ces infortunés entassés là, sans bière! . .
 Des cadavres pourris et tout rongés de vers
 Tombaient sur les vivants affolés d'épouvante! . .
 Tandis que le seigneur dans son humeur contente
 Chantait un *te deum* au Dieu de l'Univers!

Oh! quittons ce charnier! . . mais il faut prendre garde
 A ce passage obscur, qu'un ressort fait mouvoir
 Pour changer les plaisirs du maître du manoir
 On a fait l'oubliette . . . O Poète regarde!
 Vois-tu l'homme vivant déchiré par ces dards? . . .
 Ces rasoirs! . . cette scie unie à cette roue? . . .
 Et ces débris humains, cette sanglante boue
 S'abritaient sous les plis de brillants étendards!

Et tous ces vieux châteaux ont les mêmes abîmes,
 Les mêmes *in pace*, les mêmes souterrains
 Et dans tous les Pays, les seigneurs châtelains
 Se sont, comme enivrés de forfaits et de crimes!
 Que nous rappellent-ils, leurs nobles écussons? . . .
 Des crânes desséchés, le bourreau, les tortures,
 Le massacre et le vol! . toutes les forfaitures! . . .
 Voilà de beaux sujets, Bardes, pour vos chansons! .

Que le bon châtelain ait l'épée où la cape,
 Qu'il soit abbé, chanoine, où margrave, empereur ;
 Son castel à *toujours* un coin pour la douleur,
 Tu peux le demander au saint père le pape? . .
 N'a-t'il pas aussi lui, son château, sa prison? . .
 Et ses cachots infects où règne la souffrance? . .
 Et l'inquisition, qui, dans son arrogance
 Outrage le Très-Haut, le Monde et la raison? . .

Le plus doux des seigneurs, eût toujours sa potence
 Ses tourmenteurs zélés, pour mâter le vilain,
 Celui-ci ruiné par son bon châtelain
 Comme dernier impot, donnait son existence!
 Oh! ne regrette pas toujours ce bon vieux temps
Du page, du varlet, du chevalier de flamme,
 Portant l'épée en croix pour défendre sa dame
 Son Dieu, son maître, où bien . . . occir les mal-contents!

Ah! si les murs parlaient? . . si toutes ces poussières
 Pouvaient se ranimer? . . Que d'horribles douleurs
 Et que d'iniquités attristeraient nos cœurs,
 Au milieu des caveaux de ces vieux ossuaires!
 Ce cadavre, en ce mur fut maçonné vivant! . .
 Cet autre fût plongé dans une poix bouillante!
 Cette Femme! jetée encore défaillante
 Au fond de l'oubliette avec son pauvre enfant!

Va rêver en Bohême, à Rome, en Silésie
 A Venise, en Espagne, et dans tous les châteaux
 Visite ces couloirs qu'on ne voit qu'aux flambeaux
 Et là, tu trouveras une autre poésie! . .
 Ta muse exécrera chevaliers et seigneurs:
 Tu n'exalteras plus tous ces anciens repaires,
 De féroces brigants, dont les lois arbitraires,
 Semaient sur le Pays la guerre et ses horreurs!

Les écrits palpitants des malheurs de nos Pères,
 A notre époque encor ne sont pas complétés . . .
De lâches complaisants, sur ces iniquités
 Ont partout fait la nuit, pour cacher leurs mystères! . . .
 Et l'histoire impuissante, essaie en vain pour nous,
 De jeter sa lueur sur d'épaisses ténèbres . . .
 Nous ne pouvons sonder ces abîmes funèbres
 Où l'abus du pouvoir exerçait son courroux!

Mais les seigneurs tous seuls, n'ont pas commis ces crimes!
 Les trônes et l'église ensemble ont marché.
 Les prêtres et les rois avaient fait un marché
 Où s'escomptaient la vie et l'honneur des victimes!
 Le clergé, le soldat, les rois et les bourreaux
 Étaient pour les humains, la plus terrible engeance
 Que l'Enfer eût vomie, et leur noire vengeance
 Sur la terre faisait pleuvoir tous les fléaux!!!

Ne fais donc plus vibrer les cordes de ta lyre
 Pour célébrer l'orgueil, et la splendeur des rois,
 Qui foulaient sous leurs pieds et l'honneur et les lois,
 En imposant leur joug à tout ce qui respire.
 Ne sais-tu pas qu'alors, ils ne respectaient rien . . .
 Ni pudeur, ni morale, encor moins la Justice . . .
 Qu'ils mettaient en décret leur absurde caprice,
 Et que leur influence anihilait le Bien? . . .

Laisse la, les héros du vol et du pillage.
 Le bandit assassin devrait il occuper
 Une place en tes vers? . . . celui qui put frapper
 La veuve, l'orphelin! . . et brûler le village? . .
 Laisse les courtisans exalter les Montfort,
 Et tous ces preux bardés de fer et d'arrogance,
 Car l'histoire indignée apporte sa balance
 Pour pérer les forfaits de ces hommes de mort! . .

Oni, tu le dis très bien: *ils sont pleins de mystères*,
 Ces cloîtres fastueux! . . . Où tu vois la *grandeur*,
 Je ne vois que l'orgueil, l'astuce, la douleur;
 Le silence et la mort dans ces vieux monastères!
 Non, Dieu n'habite pas *dans le manoir des rois*,
 Pas plus que dans le temple où se voit l'*oriflamme*;
 Mais bien dans un cœur pur animé par la flamme
 Qu'inspirent son amour et ses divines lois!

Ne laisse plus courir „*ta muse aventurière*“,
 Et ne t'énivre plus de ces restes malsains;
 Ne prends plus des soudards pour des anges, des saints;
 A ta muse indulgente oppose une barrière.
 Qu'Elle laisse „*l'écharpe*“ a tous ces „*vaillants preux*“,
 Ne t'inquiète pas de leur vaine „*dépouille*“,
 Qu'ils restent dans leur fer „*tout rongé par la rouille*“
 Ta mission n'est pas celle des songes-creux!

Non, l'église n'est pas comparable *aux colombes*“

„*Courant timidement les fruits de leur amour.*“

L'église en tout les temps fut semblable au vautour

Dont l'appétit féroce à fouillé jusqu'aux tombes.

Tes souvenirs, Victor, seraient-ils effacés? . .

N'as-tu pas remarqué que dans les cimetières,

Le pauvre, qui n'a pu lui payer ses prières

Ne compte pas parmi les riches trépassés? . .

Mais qu'un homme opulent, veuille, dans les chapelles,

De sa famille entière aligner les tombeaux? . .

L'église tend la main! . . allume ses flambeaux

Et du mort, les forfaits ne sont que bagatelles.

Sans vergogne elle place auprès de son autel

Le sacripan béni! . . puis l'art de la sculpture

Étale aux yeux de tous l'illustre sépulture

De l'homme d'ont l'argent, a fait un immortel! . .

Pourquoi donc ô Poète as-tu dans ton lyrisme
 Des nonnes célébré la candeur, les vertus? . . .
 Le cloître est un non-sens; ces beaux jours ne sont plus,
 La vertu ne peut être *où trône l'égoïsme!*
 Parle nous de la Femme épouse, Mère où sœur,
 Qui sur son sein nous berce avec sollicitude . . .
 Qui partage nos maux et notre solitude,
Lorsqu'il faut de l'exil connaître la douleur!

Dis nous Victor Hugo, que l'épouse, la Mère,
 Les enfants du Proscrit sont bien souvent sans pain! . . .
 Ils n'ont pas éprouvé les horreurs de la faim
 Ceux, qui, de notre exil causent la peine amère!
 Dis nous ce que contient de chagrins, de douleur
 Le cœur d'un vrai Français adorant sa Patrie. . .
 Sur la terre étrangère où son âme meurtrie
 Épuise jusqu'au fond la coupe du malheur!

Et laisse de côté ton église gothique,
 Que son mur se lézarde et soit prêt à crouler,
 Elle a bien fait son temps, elle peut s'en aller
 Avec ses fictions et sa loi fanatique.
 Le vrai culte de Dieu ne peut pas enfouir,
 De l'or, des diamants au fond du sanctuaire! . .
 Quand le pauvre est sans pain et le mort sans suaire,
 L'église s'enrichit afin de mieux jouir!

Il ne faudrait donc pas semer ta poésie
 Sur les restes souillés d'un passé douloureux,
 Les récits embellis sont toujours dangereux
 Pour le Peuple qui sent tout avec frénésie.
 Il vaudrait mieux lui, dire avec ton dévouement,
 De bénir, d'admirer tous nos Martyrs sublimes! . .
 De flétrir à jamais les tyrans dans leurs crimes,
En crachant sur leur tombe et sur leur monument! . .

Il ne faut plus aimer „le beffroi des alarmes“
 Ni „cette cour“ d'honneur „où sonnaient les clairons“
 Il ne faut pas chanter l'exploit des fanfarons;
 Il ne faut oublier ni le sang, ni les larmes!
 Ne te découvres plus devant les vieux tombeaux
 Où dorment ces guerriers „couchés dans leur armure“
 Si le vent souffle autour „comme un triste murmure“
 C'est que tout est sinistre au fond des vieux châteaux.

„Ecartez de vos murs ceux que leur chute amuse“
 Eh! pourquoi cher Poète? . . En voyant s'affaïsser
 Tous ces murs décrépits qui vont bientôt passer
 A l'état de légende „invoque tu ta muse“? . . .
 Pourquoi vouloir donner „une larme au vieux fort“
 Croire „que l'air des nuits sous ces arceaux murmure“
 „Où qu'une ombre s'en va froisser la lourde armure“
 De cet ancien routier appelé de Montfort? . .

Ne t'attaches non plus „aux pierres inégales“
 De ces crénaux poudreux „d'où tu lances ta voix :
 Célèbre nos Héros! . . La Justice, les lois! . .
 Mais flétris pour jamais ces époques fatales.
 Stigmatise le front de tous ces chevaliers
 Félons et déloyaux qui vivaient de rapines,
 Et ne t'amuse plus dans ces vieilles ruines
 Où le chardon se mêle à de sanglants lauriers!

Tu l'as dit mon Poète en tes feuilles d'automne
 Que sous ces vieux arceaux tu „voudrais habiter“
 Moi, je préférerais voir tous ces murs sauter
 Avec tous les tyrans que la sottise donne.
 Pourquoi donc admirer le nid de ces vautours,
 Et répandre sur eux ta noble poésie? . . :
 Fais entendre plutôt la palingénésie
 Du Peuple, et laisse là, Châteaux et vieilles tours!

Pourquoi regrettes tu, Toi, le plus grand Poète;
 De tous ces fiers donjons les informes débris? . .
 De ces hommes cruels dignes de nos mépris
 Ils ont toujours été la demeure inquiète! . .
 Laisse l'écho mugir au fond du souterrain,
 Des captifs étouffés dans d'affreuses tortures,
 Il rappelle les cris, le râle et les murmures
 Mêlés au son aigu de la cloche d'airain! . .

Ne va plus contempler „*la beauté des murailles*“
 Assises aux sommets, de ces rocs sourcilleux,
 Sans cesse menaçant nos Pères malheureux,
 Toujours sacrifiés dans toutes les batailles.
 Sur le champ des combats: regarde! . . presque morts . .
 Le vainqueur les trainait, raillant, d'un air paterne
 Vers le gouffre profond de l'étroite citerne,
 Que l'on trouve toujours dans le coin „*des vieux forts!*“

Le Peuple est un enfant, il joue avec les armes
 Dont on l'a déchiré! . . car il est *oublieux*
 Il ne veut point d'enfer, il préfère les cieux,
 Il aime le sourire et ne voit pas les larmes.
 Quand la verte feuillée enlâce les remparts
 Alors qu'un beau soleil éclaire les tourelles,
 Il aime à contempler créneaux et citadelles
 Sans songer qu'autrefois c'était des traquenards!

Mais le Poète doit porter haut la lumière,
 Pour éclairer l'Enfant au milieu de l'erreur . . .
 Il doit l'encourager, lui montrer le bonheur
 Fuyant palais, châteaux, pour une humble chaumière.
 Exalte le travail qui seul nous rend heureux,
 Parle lui de l'amour que Dieu met en notre ame,
 De la fraternité, dépeinds la douce flamme,
 Cette religion qui pour nous vient des cieux!

Dis encore *aux ingrats*, qui flétrissent nos Pères
 Pour la rude leçon de l'an quatre vingt-neuf,
 Que, s'ils ont écrasé le serpent dans son œuf;
 C'est que depuis long-temps s'amassaient leurs colères.
 Comment oser parler des jours de la terreur,
 Au Peuple qui souffrit *des siècles de torture*
 Sous le joug des seigneurs! . . . Pour cette égratignure
 Comparée à ses maux, ils ont trop de fureur!

Chante la liberté, les Peuples, la Patrie;
 L'union fraternelle entre les Nations!
 Le Dieu de la Justice et ses punitions
 Pour ramener à lui l'oppresser et l'impie.
 La religion vraie a des droits à tes vers,
 Soufflète de ta main cette puissance occulte
 Qui veut nous imposer ses idoles, son culte,
 Et prétend gouverner l'Ame de l'univers!

Chante, de notre Dieu la bonté la puissance,
 Chante de ses enfants les sublimes vertus,
 Chante le Dieu vengeur qui punit les abus,
 Mais surtout ne va pas l'appeler *providence* !
 Car c'est avec ce nom que les *profanateurs*
 Insultent notre Dieu ! Par cet infâme outrage !
 Ils le font arbitraire, écrasant son ouvrage
 Au profit des tyrans et des persécuteurs.

Ce bon-dieu-providence est un monstre implacable
 Qui punit le pécheur d'un éternel tourment,
 S'il n'a pas le moyen d'acheter prudemment
 Sa place en paradis, ce n'est qu'un misérable !
 Mais il n'en est pas moins le père le meilleur,
 Disent sur tous les tons, ses prétendus ministres :
 En effet il protège un grand nombre de cuistres,
 Sans prendre grand souci de tous les gens de cœur.

Leur bon père a souvent de singuliers caprices,
 Lorsqu'avec son tonnerre il détruit les moissons,
 Qu'il écrase à plaisir tant de braves garçons
 Et laisse les humains mourir dans les suplices!
 Pour sauver un Pays il ne fait nul effort,
 Que la Pologne expire il n'y met point d'obstacles,
 Mais pour certains cagots *prodiguant ses miracles!* . . .
 Il semble se complaire aux œuvres de la mort!

Mais les bigots diront: ils sont impénétrables
 Les décrets du Très-Haut! . . . Pourquoi donc en parler?
 Taisez vous imprudents . . . devez vous expliquer
 Les lois de votre dieu, *qui sont inexplicables!!*
 Vous nous scandalisez comme des charlatans,
 En nous parlant toujours de votre *providence*
 Qui sert le crime heureux: et laisse sans vengeance
 Les Martyrs, les Penseurs, les plus nobles Enfants!

Toujours *la providence* a protégé l'ivresse
 Des plus grands scélérats, des plus grands assassins;
 Mais il entraît sans doute en ses nobles desseins
 De les combler d'honneur, de pouvoir, de richesse,
 Appuyant l'hypocrite et les persécuteurs
 Elle plane sur eux, garde leur existence;
 Aussi vous prouvents-ils à force de jactance
Qu'Elle est le dieu chéri de tous les malfaiteurs!

Dis leurs Victor Hugo, que Dieu dans sa sagesse
 Nous fit libres . . . sa loi, c'est la loi d'équité!
 Tant pis pour le méchant qui fait l'iniquité:
 Il doit connaître un jour l'angoisse et la détresse.
 Si donc Dieu conduisait le mortel par la main:
 Où serait *le mérite*? . . et quel serait le crime
 Du pervers, obligé de frapper sa victime? . . .
 Puisqu'il suivrait la loi du Dieu du genre humain? . .

Cette seule pensée est un affreux blasphème
 Nous avons trop d'amour pour notre Créateur
 Pour croire un seul instant qu'un vil persécuteur
 Deviendrait l'instrument de sa bonté suprême!
 Si nous souffrons ici l'épreuve et le tourment
C'est qu'il faut expier nos autres existences!
 Nous devons: accepter, ces dures pénitences,
 Racheter le passé par notre dévouement! . . .

Dieu ne s'attendrit point par l'or, ni la prière,
 Il veut des actions Il veut l'amour, la foi:
 Pour devenir son fils, il faut suivre la loi
De la Justice vraie! Il faut aimer son frère!
 Oui! nous avons horreur de ce trafic honteux,
 Qui consiste à payer où vendre des prières,
 A prêcher des erreurs sous le nom de mystères;
 Pour rendre les Humains craintifs et malheureux!

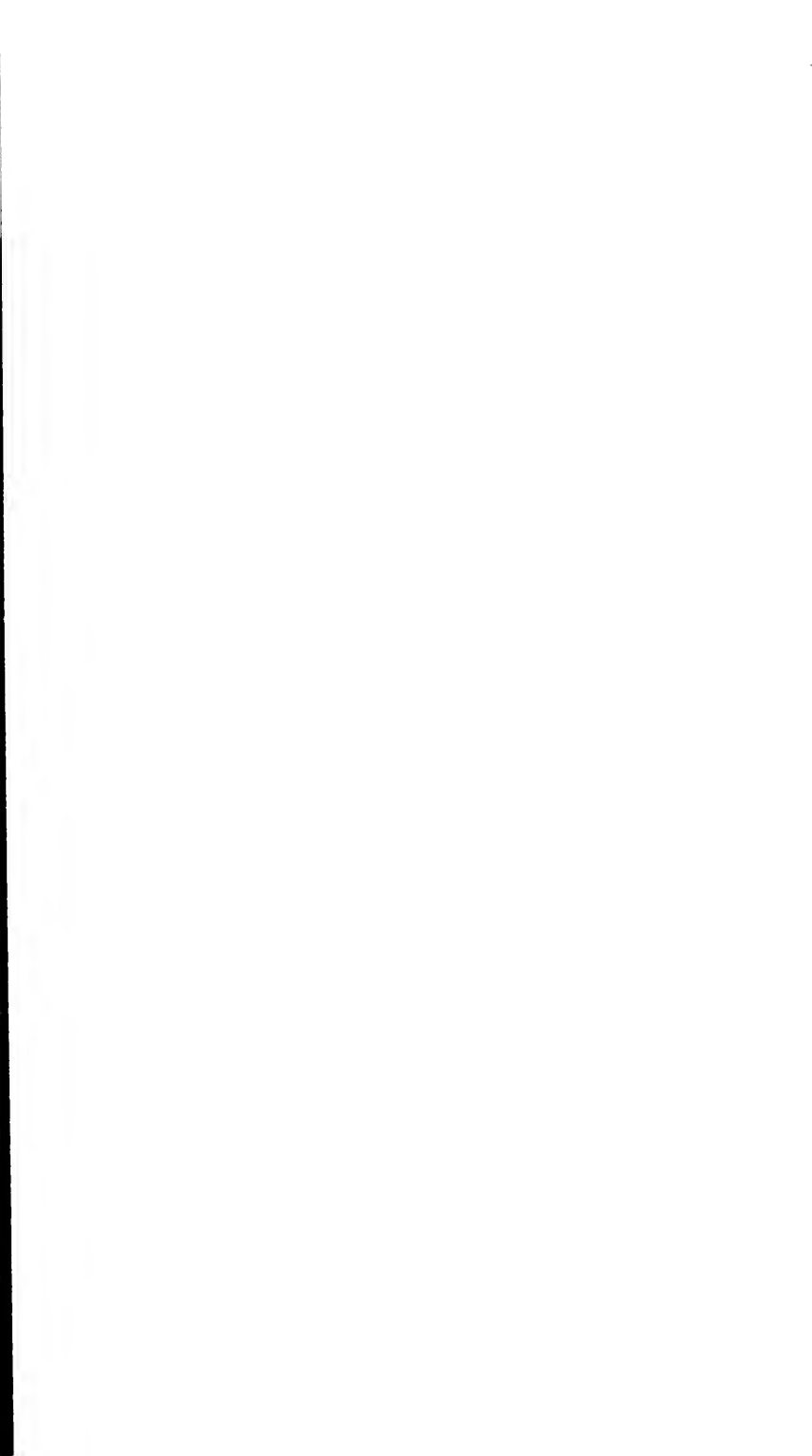
Oh! n'est-ce pas Victor que leur culte est impie? . .
 Que ta bouche d'Archange annonce notre loi
 N'es-tu pas avec nous? montre leur donc ta foi . . .
 Toi, le Poète aimé, l'honneur de la Patrie!
 Déchire un voile obscur, *fais leur voir le soleil.*
 Parle nous des Martyrs montre nous leur calvaire . . .
 Nous souffrons dans l'exil, fléchis un sort contraire,
 Console nous Victor par les chants du réveil!

Et des Proscrits Victor raconte la souffrance! . . .
 Si leurs ennemis sont heureux et triomphants
 De frapper sans pitié, la Femme et les enfants
 Dans le Père opprimé mourant loin de la France.
 C'est qu'ils n'ont pas souffert ce terrible destin
 Si malgré nos douleurs chez eux la gaité brille;
 C'est qu'ils n'ont pas connu l'amour de la famille:
 A nos tourmens Victor dis leurs de mettre fin!!

.
 .
 .
 .

C'est à tort que Victor Hugo est injuste
 Que la bouche d'échange nous soit
 Nous n'as avec nous nous pour donc la loi
 Pour le Poète saint, l'honneur de la Patrie!
 Pêcheur au voile obscur, Vaisseau pour le soleil
 Pêche nous des Mœurs, montre nous par l'histoire
 Nous sommes dans l'exil, il est un sort commun
 Conduite nous Victor par les chants du soleil!

Et des Poètes Victor Hugo est injuste
 Si leurs ennemis sont nombreux et nombreux
 Et trop sans cesse le temps et les années
 Dans le être opposés nous le de la France
 C'est qu'ils n'ont pas souffert ce terrible destin
 Si malgré nos douleurs chez eux la grâce divine
 C'est qu'ils n'ont pas connu l'angoisse de la famille
 A nos tourments Victor des leurs de meurtre fin!!



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

21-10-74



a39003



002194065b

CE PQ 2301

.L4 1865

C00

LETTRES D'UN

ACC# 1224010

